

Il a été heureusement surmonté par une foi vive et une espérance ferme ; priez donc , soupirez , demandez la divine Sagesse pour moi : vous l'obtiendrez tout entière pour moi, je le crois. »

Dans ces deux admirables lettres, Montfort dévoile tout le fond de son âme. Quelle pitié ! quel amour des croix ! quel désir de la divine Sagesse ! quel abandon à la sainte volonté de Dieu ! Disons-le aussi, quelle vénération profonde pour cette jeune fille de 18 ans ! quelle confiance illimitée dans ses prières ! Ah ! il fallait que le serviteur de Dieu la sût bien avancée dans la science de la croix , pour lui tenir un pareil langage. Dans ses lettres à son directeur , Marie-Louise lui dévoilait aussi sans doute tous les secrets de son âme si pure et tous les soupirs de son cœur si plein d'amour de Dieu. Il est bien regrettable que ces lettres ne soient pas parvenues jusqu'à nous.

Il paraît que la jeune novice ne trouva pas dans le Couvent de Châtellerault l'esprit de soumission qu'elle cherchait ; ce motif seul pouvait déjà l'empêcher de s'y plaire. Mais un motif plus puissant l'obligea de quitter cette Communauté : elle tomba malade , et sa mère se hâta d'aller la chercher pour la ramener dans sa maison. De retour dans sa famille , elle continua à vivre, au milieu du monde , comme si elle en eût été complètement séparée : c'était le même goût de la retraite , le même éloignement de tout entretien inutile, le même attrait pour la prière, la méditation et la fréquentation des sacrements.

CHAPITRE II.

MARIE-LOUISE EST REÇUE A L'HOPITAL GÉNÉRAL DE POITIERS , EN QUALITÉ DE GOUVERNANTE. — ELLE PREND L'HABIT DES FILLES DE LA SAGESSE. — ÉPREUVE QUE LUI FAIT SUBIR SON DIRECTEUR. — MÉCONTENTEMENT DE MADAME TRICHET , ET APPROBATION DE M^{GR} L'ÉVÊQUE DE POITIERS.

Après avoir terminé ses affaires à Paris, Montfort rentra à l'hôpital de Poitiers, où il songea à jeter les fondements de la Congrégation de la Sagesse. Il commença par en faire une simple ébauche , en établissant une association composée des jeunes filles les plus pieuses de l'hôpital , mais aussi les plus disgraciées du côté de la nature. C'était comme une terre qu'il préparait à recevoir le précieux grain de froment que Dieu avait mis en sa main.

Marie-Louise était heureuse de retrouver son saint et habile directeur, dont elle avait été séparée pendant quelque temps : il lui semblait qu'en suivant en tout ses avis, elle ne manquerait pas de faire la volonté de Dieu. Elle lui parla encore du grand désir qu'elle éprouvait d'entrer en religion , et le pria, un jour, avec instance , de vouloir bien lui indiquer l'endroit où elle pourrait vivre dans l'état auquel elle se sentait appelée. « Eh bien ! lui dit Montfort , allez demeurer à l'hôpital. » Cette parole dite comme au hasard fit faire à la jeune postulante de sérieuses réflexions. Persuadée que Dieu lui manifestait ainsi sa volonté, elle se prépara à obéir sans délai. Elle ne tarda pas à revenir trouver le Missionnaire. « J'ai

réfléchi, dit-elle, sur ce que vous m'avez dit, il y a peu de jours, et je veux venir demeurer avec les pauvres. » Le ministre du Seigneur ne crut pas cependant devoir rien précipiter, prévoyant de grandes difficultés à l'accomplissement de ses desseins. Mais rien n'était capable de déconcerter la pieuse jeune fille ; elle va trouver l'évêque pour obtenir son agrément et le prier d'intercéder pour elle auprès des administrateurs de l'hôpital. Ceux-ci lui firent dire par le prélat que, dans le moment, on n'avait pas besoin d'une nouvelle gouvernante. M^{lle} Trichet ne fut point abattue par cette réponse. « Eh bien ! dit-elle à l'évêque avec une respectueuse assurance, ces Messieurs ne veulent pas me recevoir comme gouvernante ; peut-être ne refuseront-ils pas de m'admettre en qualité de pauvre ; et si vous voulez bien, par bonté pour moi, me charger d'une lettre de votre part, j'espère réussir. » Le vénérable prélat, accoutumé à ne rien refuser à la piété, accorde la lettre qu'on lui demande. Marie-Louise la porte elle-même à l'hôpital et la fait présenter aux membres du bureau. Leur surprise fut extrême, lorsqu'ils virent une fille d'une famille honorable demander, comme une faveur singulière, ce que les pauvres regardent ordinairement comme le dernier remède à leurs maux, et ce que plusieurs redoutent plus que la mendicité. Ils jugèrent bien qu'une pareille démarche ne pouvait être que l'effet de la plus haute vertu. Leur embarras était de lui trouver un emploi pour colorer son entrée. Ils crurent qu'il convenait de la donner pour seconde à la Supérieure, et c'est le parti qu'ils prirent, en la comblant d'éloges.

L'humilité de Marie-Louise triomphait ; mais elle n'était pas encore satisfaite. Cette incomparable fille eût bien préféré la dernière place parmi les pauvres que la

seconde parmi les gouvernantes de l'hôpital. Montfort se chargea de lui procurer le moyen de satisfaire sa soif des humiliations et son grand amour de la pauvreté. Il l'appela à faire partie de la petite société qu'il avait établie, non point pour la diriger, mais afin qu'elle y apprît les leçons de l'humilité et de la mortification. Heureuse d'être reçue parmi des filles bien pauvres, mais bien vertueuses, M^{lle} Trichet, suivant en cela son attrait autant que les sages avis de son directeur, ne voulut en être distinguée en rien : pour elle comme pour les autres c'étaient les mêmes prières, le même travail, la même nourriture. La petite Communauté se réunissait dans un appartement séparé. Le serviteur de Dieu avait voulu que ce lieu fût appelé la *Sagesse*. Sous un maître si habile dans la conduite des âmes, celle que le Seigneur destinait à devenir l'institutrice d'une Communauté autrement importante surpassa bientôt en humilité, en obéissance, en ferveur, toutes celles auxquelles il l'avait associée. Ce qui la soutenait, c'était le fréquent usage de la sainte communion qu'elle recevait tous les jours.

Montfort, découvrant en elle les vertus et l'esprit d'une vraie Fille de la Sagesse, crut que le moment était arrivé de lui faire connaître ses intentions. « Ma fille, lui dit-il un jour, il m'est venu dans la pensée de vous faire changer d'habit. J'ai reçu dix écus d'aumône d'une personne de piété ; je veux les employer à cet usage. » Cette proposition dut un peu surprendre M^{lle} Trichet ; elle comprit sans peine, par la dépense que l'on voulait faire pour le nouvel habit, que l'étoffe n'en devait pas être bien précieuse, ni la forme bien élégante ; du reste, ce n'était pas là ce qu'elle cherchait. Accoutumée à obéir, elle répondit avec humilité : « Je le veux bien ; mais il faut que ma mère y consente. — Eh bien ! lui dit

l'homme de Dieu, allez lui demander son consentement. » Elle alla le demander et l'obtint.

Le saint Missionnaire ne perd pas de temps; il fait faire un habit en tout semblable à celui que portent encore aujourd'hui les Filles de la Sagesse; il le bénit, assisté d'un autre prêtre, le donne à la fervente novice, qui dans ce moment même devient professe, et lui dit, en le lui présentant : « Tenez, ma fille, prenez cet habit; il vous gardera et vous sera d'un grand secours contre toutes sortes de tentations. » Cette cérémonie touchante et mémorable eut lieu le 2 février 1703, fête de la Purification de la Sainte Vierge. A cette occasion le saint Fondateur de la Congrégation de la Sagesse voulut que Marie-Louise ajoutât à son nom celui de Jésus, qu'elle prenait pour son partage. « C'est ainsi, lui dit-il, que vous vous appellerez désormais. » On sait qu'elle l'a toujours porté avec honneur, et chéri de toute son âme ce beau nom de Marie-Louise de Jésus. Elle avait alors 19 ans moins trois mois; mais, malgré sa jeunesse, elle était déjà une femme forte selon Dieu. Elle ne tarda pas à le prouver d'une manière éclatante. Montfort lui ordonna d'aller, avec son nouvel habit, parcourir les rues de la ville. C'était sans doute mettre à une rude épreuve son courage, son humilité, son obéissance et son mépris du respect humain; mais la première Fille de la Sagesse était capable des plus héroïques vertus. Il fallait bien d'ailleurs qu'elle fit connaître ouvertement qu'elle avait rompu avec le monde. Il fallait bien aussi accoutumer les regards à contempler ce saint habit qui n'était point fait pour demeurer caché, mais pour être porté ostensiblement dans les hôpitaux, dans les écoles charitables, dans les asiles de l'enfance, dans les maisons des pauvres, dans les

rues des villes et dans les chemins étroits des campagnes, partout où il y a des malades à soigner, des pauvres à soulager, des enfants à instruire, des œuvres de charité à exercer.

On comprendra sans peine que la première apparition de cet étrange vêtement au milieu de la ville de Poitiers dut attirer à celle qui en était revêtue plus d'une raillerie, plus d'une parole blessante. Quelques personnes en vinrent même jusqu'à croire que la fille du procureur avait éprouvé un dérangement d'esprit. Oui; elle était atteinte de folie, mais de la folie de la croix, de cette folie qui fait les saints. La mère de Marie-Louise, informée des railleries dont sa fille était l'objet, se hâta de courir à l'hôpital, pour la supplier de quitter un habit si bizarre et si peu conforme à son rang. Mais tout fut inutile, l'épouse de Jésus-Christ ne voulut rien changer au vêtement qu'elle avait adopté, en renonçant au monde et en se donnant à Dieu. De nouvelles tentatives de sa mère ne réussirent pas davantage. Un jour que Madame Trichet, s'étant rendue à l'hôpital, s'efforçait encore de convaincre sa fille qu'elle devait quitter son étrange costume, Montfort arriva et dit à la Sœur Marie-Louise de Jésus : « Que faites-vous là, ma Sœur? allez-vous-en à vos malades. — Ma fille est avec moi, répondit la mère, et je veux lui parler. — Votre fille? repartit le saint homme avec cette véhémence de zèle qui l'entraînait quelquefois, votre fille, Madame? Non, non, elle n'est pas à vous; elle est à Dieu. »

Madame Trichet, ayant cru devoir recourir à l'autorité de l'évêque, ne fut pas plus heureuse de ce côté-là. Elle avait obtenu de sa fille de vouloir bien l'accompagner à l'évêché. « Eh bien! Madame, lui dit Mgr de la Poype en l'abordant, vous avez donc voulu ôter la vocation à

votre fille. » Adressant ensuite la parole à Marie-Louise de Jésus : « Ma fille , lui dit-il avec bonté , ma chère fille , ne quittez pas cet habit. » Elle le lui promet , et jamais promesse n'a été mieux gardée. Après une parole si formelle , elle ne pouvait plus douter de la volonté de Dieu. Elle se mit à travailler avec une ardeur nouvelle à se rendre de plus en plus digne du céleste Epoux qu'elle avait choisi , et dont elle portait les glorieuses livrées.

CHAPITRE III.

MONTFORT QUITTE L'HOPITAL DE POITIERS DONT IL ÉTAIT AUMONIER. — LONG SÉJOUR DE MARIE-LOUISE DE JÉSUS DANS CET HOPITAL. OU ELLE FAIT ÉCLATER TOUTES SORTES DE VERTUS. — UNE PREMIÈRE COMPAGNE SE JOINT A ELLE ET SE REVÊT A SON TOUR DU SAINT HABIT DE LA SAGESSE.

Le guide éclairé que la divine Providence avait donné à Marie-Louise de Jésus ne se contentait pas de lui faire porter un habit qui annonçait l'humilité et la mortification ; il saisissait toutes les occasions de l'affermir dans la pratique de ces deux vertus si essentielles à la vie religieuse. Il n'est aucun genre d'épreuves qu'il ne lui ait fait subir , parce qu'il voulait qu'elle pût servir de modèle à toutes les Filles de la Sagesse , dont elle allait devenir la Mère. Elle acceptait avec une docilité et un courage véritablement héroïques tout ce qui pouvait l'humilier et la mortifier davantage.

Une si sage direction , continuée depuis quatre ans , devait avoir fait avancer dans la perfection cette humble servante de Dieu. La Providence semblait avoir attendu ce moment pour la priver d'un secours devenu moins nécessaire , et faire disparaître à ses yeux l'ange qui jusque-là l'avait si bien conduite. Elle devait apprendre à marcher seule , celle qui était destinée à en diriger tant d'autres vers le sommet de la perfection religieuse.

Montfort , ayant essuyé dans l'hôpital de Poitiers toutes sortes de contradictions , crut qu'il ne pouvait plus y faire du bien , et songea à se retirer. Son goût du reste